

215-105 av. J.-C.

cette période nouvelle : nous avons dit comment la première guerre de Macédoine (540-549) avait débuté et fini ; comment Philippe pouvant influer sur l'issue de la guerre d'Hannibal, n'avait rien ou presque rien fait pour répondre à l'attente et aux combinaisons du grand Carthaginois. Une fois de plus on avait eu la preuve que, de tous les jeux de hasard, le plus funeste est le jeu de l'absolutisme héréditaire. Philippe n'était pas l'homme qu'il eût fallu à la Macédoine. Non pourtant qu'il fût sans valeur. Il était roi, dans le meilleur et dans le pire sens du mot. Le trait caractéristique, chez lui, était le sentiment profond de son autorité royale : il voulait régner seul et par lui-même. Il était fier de sa pourpre, mais non pas de sa pourpre seule, et cela avec quelque droit. Joignant la bravoure du soldat au coup d'œil du capitaine, il avait aussi ses hautes vues sur la conduite des affaires publiques, dès qu'il y allait de l'honneur de la Macédoine. Intelligent et spirituel à l'excès, il gagnait ceux qu'il voulait gagner, les plus instruits et les plus capables tout les premiers, comme Flamininus et Scipion ; d'ailleurs, bon compagnon à table, et séduisant auprès des femmes, autrement que par le prestige de son rang. Mais il était aussi l'un des hommes les plus orgueilleux et les plus criminels de ce siècle éhonté. A l'entendre, et c'était là un de ses mots favoris, il ne craignait personne que les dieux ; mais ses divinités, à lui, n'étaient autres que celles-là même à qui son amiral *Dicéarque* offrait tous les jours un sacrifice, l'*Impiété* (ἀσέβεια), et l'*Iniquité* (παρανομία). Rien ne lui était sacré, pas même la vie de ceux qui l'avaient conseillé ou aidé dans l'exécution de ses desseins. Dans sa colère contre les Athéniens ou Attale, il assouvissait sa fureur jusque sur les monuments consacrés à des souvenirs respectables ou sur les plus illustres œuvres de l'art. Il se targuait de cette maxime d'État que, « qui fait tuer le père, doit aussi faire

tuer le fils. » Il se peut qu'il ne trouvât pas de volupté à être cruel ; tout au moins la vie et la souffrance d'autrui lui étaient-elles choses absolument indifférentes, et l'inconséquence dans les mouvements du cœur, seul défaut par où le méchant se rende supportable, ne pénétrait pas même dans sa rigide et dure nature. Il professait encore que le roi absolu « ne se doit ni à sa parole, ni à la loi morale ; » et il fit si impudemment si crûment parade de ses opinions malsaines, qu'on les tourna un jour contre lui, et qu'elles devinrent souvent l'obstacle principal à ses plans. On ne lui refusera ni la prévoyance, ni la décision, mais qui s'unissaient chez lui avec les hésitations et le laisser-aller : contradictions explicables, sans doute, quand l'on songe qu'il avait dix-huit ans à peine à son avènement au trône d'un roi absolu. S'emportant sans frein contre quiconque osait le contredire ou se mettre par le conseil en travers de sa voie, il avait, par sa violence, écarté de bonne heure tous les donneurs d'avis utiles et indépendants. Comment avait-il pu se montrer si faible et si lâche dans la conduite de sa première guerre contre Rome ? C'est ce que nous ne saurions dire. Peut-être avait-il alors seulement l'insouciance superbe qui ne se réveille et ne fait place à l'activité et à l'énergie qu'à l'approche du danger ; peut-être encore n'avait-il pas pris à cœur un plan qu'il n'avait pas conçu lui-même, ou, enfin, avait-il jaloué la grandeur d'Hannibal, qui le rejetait dans l'ombre ! Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à le voir agir désormais, il semblera qu'il n'est plus ce même homme dont la négligence a fait échouer jadis les vastes combinaisons du général de Carthage.

Philippe, en concluant le traité de 548-549 avec les Étoliens et les Romains, avait la ferme pensée que la paix serait durable. Il voulait se consacrer librement et tout entier aux affaires de l'Orient. Nul doute, pourtant.

206-205 av. J.-C.

La
Macédoine
et l'Asie
coalisées contre
l'Égypte.

203 av. J.-C.

205.

201.

qu'il n'ait vu avec chagrin Carthage sitôt abaissée. J'admets qu'Hannibal avait de sérieux motifs de croire à l'explosion prochaine d'une seconde guerre en Macédoine; j'admets qu'ils étaient sous main envoyés par Philippe, ces renforts qui vinrent se joindre à la dernière heure à l'armée carthaginoise (p. 237). Mais une fois lancé dans les complications immenses de l'Orient, le secret même de cet appui donné aux ennemis de Rome, et surtout le silence de celle-ci à l'égard d'une pareille infraction à la paix, quand pourtant elle est à la recherche d'un cas de guerre, tout démontre en effet qu'alors (551) Philippe ne songeait plus aux projets qu'il aurait dû mettre à exécution, dix ans avant. — Il avait effectivement tourné ses yeux d'un autre côté. Ptolémée *Philopator*, roi d'Égypte, était mort en 549. Les rois de Macédoine et d'Asie, Philippe et Antiochus, s'étaient unis contre son successeur, Ptolémée *Epiphanes*, un enfant de cinq ans; saisissant l'occasion d'assouvir la vieille haine des deux monarchies continentales contre la puissance maritime, leur rivale. Ils voulaient abattre et dissoudre le royaume d'Alexandrie: Antiochus devait prendre l'Égypte et Chypre: Cyrène, l'Ionie et les Cyclades étaient le lot réservé à Philippe. La guerre commence à la façon de ce dernier, qui se rit des procédés du droit des gens; sans cause apparente, sans motif donné, « comme font les gros poissons quand ils dévorent les petits. » Les deux alliés avaient bien calculé, Philippe surtout. L'Égypte ayant sur les bras son voisin immédiat de Syrie, laissait forcément sans défense ses possessions d'Asie-Mineure et les Cyclades. Philippe se jette sur elles: c'est sa part du butin. Dans l'année même où Rome fait sa paix avec Carthage (553), il embarque ses troupes sur une flotte que lui ont fournie les cités maritimes ses sujettes, et qui fait voile vers la côte de Thrace. *Lysimachie* est enlevée, malgré sa garnison

étolienne; et *Périnthe*, cliente de Byzance, est occupée. Du premier coup, Philippe a violé la paix avec cette dernière; et quant aux Étoliens signataires aussi d'une paix toute récente, il a rompu avec eux la bonne entente. Passer en Asie ne lui fut pas difficile, vu son alliance avec *Prusias*, roi de Bithynie: pour le récompenser, il l'aida à annexer à son territoire les villes grecques marchandes qui le confinaient. *Chalcédoine* se soumit. Cius résiste, est prise d'assaut et rasée, ses habitants sont vendus comme esclaves: barbarie inutile qui mécontente *Prusias*, désireux de la posséder intacte, et qui irrite profondément le monde grec. Mais les plus indisposés furent les Étoliens encore, dont le stratège avait commandé dans la place, et les Rhodiens dont les tentatives de conciliation avaient été insolemment et perfidement écartées. Même sans le crime de Cius, l'intérêt de toutes les villes marchandes était en jeu. Il ne se pouvait faire qu'on laissât la Macédoine conquérante abolir ou resserrer le commode et nominal empire de l'Égypte. Les républiques grecques, le libre commerce de l'Orient, étaient incompatibles avec la domination macédonienne, et le sort fait aux malheureux citoyens de Cius montrait assez qu'il s'agissait pour les unes et les autres, non pas d'une question de libertés locales à confirmer par un suzerain, mais d'une question de vie ou de mort. Déjà *Lampsaque* venait de tomber: *Thasos* avait été traitée comme Cius: il n'y avait plus de temps à perdre. Le brave *Théophiliscus*, stratège de Rhodes, exhorta ses concitoyens à une résistance commune dans le péril commun; il convenait de ne point laisser les villes devenir la proie de l'ennemi les unes après les autres. Rhodes prit son parti et déclara la guerre à Philippe. Byzance se joignit à elle: le vieux roi de Pergame, Attale, l'ennemi politique et personnel du Macédonien en fit autant. Pendant que les alliés rassemblaient leur flotte sur la

La ligue
rhodienne
et Pergame
contre Philippe.

côte d'Éolie, Philippe avec une partie de la sienne fit enlever Chios et Samos. Avec l'autre division il parut en personne devant Pergame, qu'il investit sans la prendre : mais il ne put rien faire que parcourir la rase campagne, et que laisser sur les temples partout dévastés les traces de la valeur macédonienne. Tout à coup, il revient sur ses pas, regagne ses vaisseaux, et veut aller rejoindre l'autre escadre encore devant Samos. A ce moment les flottes coalisées de Rhodes et de Pergame l'atteignent, et le forcent au combat dans le détroit de Chios. Ses vaisseaux pontés étaient en moindre nombre; toutefois leur infériorité se compensait par la multitude de ses embarcations découvertes. Ses soldats firent bravement leur devoir; mais ils furent défaits. 24 vaisseaux, la moitié environ de ses grands navires, coulés ou pris, 6,000 matelots et 3,000 soldats tués, y compris *Démocrate*, l'amiral; 2,000 prisonniers laissés aux mains des Grecs, voilà ce que lui coûta la journée. Les alliés n'avaient perdu que 800 hommes et 6 navires. D'un autre côté, des deux chefs qui les commandaient, l'un, Attale, coupé de sa flotte, fut forcé d'aller échouer son vaisseau amiral sur la plage d'*Erythrées*: l'autre, Théophiliscus le Rhodien, dont le courage civique avait provoqué la déclaration de guerre, et dont la bravoure avait décidé du sort de la journée, mourut le lendemain de ses blessures. Aussi, pendant qu'Attale allait refaire sa flotte à Pergame, et que les Rhodiens demeuraient devant Chios, Philippe s'attribuant faussement la victoire, poussa en avant vers Samos, pour de là, se jeter sur les villes de Carie. Mais sur la côte même de Carie, les Rhodiens, seuls et sans le secours d'Attale vinrent livrer un second combat à sa flotte commandée par *Héraclide*, dans les parages de l'île de *Ladé* et devant le port de *Milet*. Des deux côtés on se proclama vainqueur. Les Macédoniens pourtant semblent avoir eu

le dessus; car, pendant que les Rhodiens se retirent à *Mindos*, et de là à *Cos*, ils occupent Milet, et une autre de leurs escadres, sous les ordres de l'Étolien Dicéarque prend possession des Cyclades. A la même heure Philippe poursuit sur la terre ferme de Carie la conquête des établissements Rhodiens et des villes grecques. S'il était entré dans ses plans de combattre Ptolémée, au lieu de ne faire que saisir sa part de butin, il eût alors songé (l'heure était opportune) à pousser directement une expédition vers l'Égypte. En Carie, d'ailleurs, les Macédoniens n'avaient pas d'armée devant eux, et Philippe put s'avancer dans tout le pays de *Magnésie* jusqu'à *Mylasa*. Mais chaque ville y était une forteresse : les sièges traînèrent en longueur, sans donner ni promettre de grands résultats. *Zeuxis*, satrape de Lydie, ne prêtait pas à l'allié du roi de Syrie, son maître, un secours plus actif que Philippe lui-même n'avait pris à cœur les intérêts de ce dernier; et les républiques grecques ne lui fournissaient d'aide que contraintes par la force ou la peur. Tous les jours les approvisionnements devenaient plus difficiles : Philippe était obligé de piller le lendemain ceux qui lui avaient la veille volontairement fourni des vivres : d'autres fois, quoiqu'en eût son orgueil, il lui fallait descendre à les demander. La belle saison se passa. Les Rhodiens, pendant ce temps, avaient renforcé leur flotte, réuni à leurs vaisseaux ceux d'Attale : ils étaient les plus forts sur mer. Déjà le roi pouvait craindre d'avoir sa retraite coupée, et d'avoir alors à passer l'hiver en Carie, quand les événements en Macédoine, quand l'intervention prochaine des Étoliens et des Romains nécessitaient son prompt retour. Il vit le danger, et laissant garnison, 3,000 hommes en tout, à *Myrina*, pour tenir Pergame en échec, et dans les petites villes voisines de *Mylasa*, à *Iassos*, *Bargylie*, *Euromos* et *Pedasa*, s'assurant ainsi un

port excellent et un lieu de débarquement en Carie, il mit à profit la négligence des confédérés à garder les passages, réussit à gagner la côte de Thrace avec sa flotte, et rentra dans ses foyers avant l'hiver (553-554).

Pendant ce temps, un orage s'était formé dans l'Occident. Le roi de Macédoine l'avait attiré sur sa tête, et déjà il ne lui était plus permis de continuer son œuvre de pillage contre l'Égypte, hier encore sans défense. Dans l'année même où ils mettaient si heureusement à fin la guerre contre Carthage, les Romains se tournèrent inquiets du côté de l'Orient, où ces complications graves avaient surgi. Combien n'a-t-on pas dit et répété souvent, qu'après la conquête de l'Ouest, ils avaient aussitôt prémédité et entamé celle de l'Est? Opinion injuste, et dont un examen attentif démontre la fausseté! A moins de s'entêter aveuglément devant l'évidence, on reconnaîtra qu'à l'heure où nous sommes, Rome ne prétendait point encore à la suprématie universelle sur les Etats méditerranéens. Tout ce qu'elle voulait, c'était de n'avoir pas en Afrique et en Grèce de voisins qu'elle dût redouter. Or la Macédoine, par elle-même, n'était pas un danger pour l'Italie. Sa puissance était considérable sans doute, et ce n'était pas sans mauvaise humeur que le Sénat avait conclu jadis (en 548-549) la paix qui la laissait intacte : mais de là à des craintes sérieuses il y avait loin. Pendant la première guerre macédonienne, la République n'avait envoyé des troupes qu'en petit nombre, et celles-ci pourtant n'avaient jamais eu en face un ennemi qu'il leur fallut combattre à trop grande inégalité de forces. L'humiliation de la Macédoine eût été chose agréable au Sénat ; mais elle lui aurait coûté trop cher, l'achetant au prix d'une guerre continentale, et ayant à mettre les armées romaines en ligne : aussi, dès que les Étoliens s'étaient retirés, il avait aussi consenti à la paix, sur la base du *statu*

201-200 av. J.-C.

Intervention
diplomatique
de Rome.

206-205.

quo ante bellum. — C'est aussi émettre une opinion sans preuve que de soutenir qu'au moment même du traité, les Romains auraient eu la ferme intention de reprendre les armes à la première heure favorable. N'est-il point certain, au contraire, que dans l'épuisement des ressources de l'Italie, au lendemain de la seconde guerre punique, avec le peuple décidément hostile à toute expédition nouvelle au delà des mers, recommencer la lutte contre Philippe eût été chose au suprême degré fâcheuse et incommode? Et pourtant, la lutte ne put être évitée. Rome acceptait bien, à titre de voisine, la Macédoine telle qu'elle était en 549 : elle ne pouvait permettre que Philippe s'annexât la meilleure partie de l'Asie-Mineure grecque, et l'important état de Cyrène ; qu'il opprimât les villes marchandes neutres, et doublât ainsi ses forces. En outre, la chute de l'Égypte, l'abaissement et bientôt, peut-être, la conquête de Rhodes, ne pouvaient qu'infliger une blessure profonde au commerce de l'Italie et de la Sicile. Rome allait-elle tolérer que le commerce de l'Italie, surtout, tombât dans la dépendance des deux grandes puissances orientales? L'honneur ne lui faisait-il pas un devoir de défendre Attale, son fidèle allié durant la première guerre macédonienne? Ne fallait-il pas à tout prix empêcher Philippe, qui déjà l'avait assiégé dans sa capitale, de le chasser de son royaume, de lui enlever ses sujets? Ce n'était point par jactance ambitieuse et vaine, que l'on parlait du bras protecteur de Rome s'étendant au-dessus de tous les Hellènes! Les habitants de Naples, de Rhegium, de Massalie et d'Empories l'auraient attesté au besoin : sa protection était sérieuse. Quelle autre nation était alors plus rapprochée qu'elle de la Grèce? La Macédoine hellénisée, Rome alors en serait-elle beaucoup plus voisine? Il serait étrange que l'on contestât aux Romains sous l'empire de la pitié et des sympathies qu'ils ressentaient

205 av. J.-C.

pour la Grèce, le droit de s'irriter à la nouvelle des crimes de *Cius* et de *Thasos*. Non, tout se réunissait, les intérêts de leur politique et de leur commerce, et la loi morale, pour les pousser à une guerre nouvelle, l'une des plus justes, peut-être, qu'ils aient jamais faites. Ajoutons, à l'honneur du Sénat, qu'il prit sur-le-champ son parti; qu'il passa aux préparatifs nécessaires sans plus songer à l'épuisement de la République, et à l'impopularité d'une déclaration de guerre. Donc, dès 553, le propréteur *Marcus Valerius Lævinus* se montrait dans la mer d'Orient, avec les 38 navires de la flotte de Sicile. Ce n'était pas que le Sénat ne fût embarrassé de trouver un *casus belli* à mettre en avant. Il le lui fallait pour le peuple, alors même que dans sa profonde politique, et qu'à l'instar de Philippe, il attachait assez peu d'importance à l'exposé régulier des motifs de la guerre. L'appui que le roi de Macédoine avait donné aux Carthaginois constituait certes une violation du traité : mais la preuve n'en était pas faite. Les sujets de Rome en Illyrie, se plaignaient depuis longtemps d'abus commis par les Macédoniens. En 551, l'envoyé de Rome s'était mis à la tête des milices locales, et avait chassé les bandes de Philippe. Le Sénat avait expédié au roi une ambassade (552), chargée de lui dire que « s'il cherchait la guerre, il la trouverait plus tôt qu'il ne le voudrait peut-être ! » Mais ces quelques empiétements n'étaient rien autre chose que des infractions dont Philippe était coutumier envers tous ses voisins : procéder à leur encontre aurait de suite amené la reconnaissance et la réparation du tort, et non la guerre. — La République était en termes d'amitié avec tous les autres belligérants en Orient, et à ce titre elle aurait pu leur prêter appui. Mais si Rhodes et Pergame implorèrent sans tarder son secours, il faut convenir que dans la forme, l'agression première venait d'elles; et quant à l'Égypte, si ses envoyés vinrent de-

201 av. J.-C.

203.

202.

mander au Sénat de prendre la tutelle de son roi enfant, elle ne se montra point empressée d'appeler chez elle l'intervention des armes de Rome. Pour conjurer les dangers du moment, elle eût aussi ouvert les mers de l'Est à la plus grande puissance occidentale ! Et puis, c'était en Syrie qu'il aurait fallu tout d'abord conduire une armée auxiliaire. Du même coup, Rome aurait eu sur les bras la guerre, et avec l'Asie, et avec la Macédoine. Il importait de ne pas se jeter dans de tels embarras, d'autant plus qu'on était alors bien décidé à ne pas se mêler des affaires d'Asie. Le Sénat se contenta donc d'envoyer d'abord des ambassadeurs en Orient. Ils avaient d'une part, et en ce point leur mission était facile, à obtenir l'assentiment de l'Égypte à l'intervention de Rome dans les affaires de la Grèce; de l'autre, à donner satisfaction à Antiochus par l'abandon de la Syrie tout entière; enfin, à hâter autant que possible l'occasion de la rupture avec Philippe, et en même temps à nouer contre lui la coalition de tous les petits États gréco-asiatiques (fin de 553). A Alexandrie, l'ambassade réussit de suite. La cour d'Égypte n'avait pas le choix : elle reçut avec reconnaissance *Marcus Æmilius Lepidus*, « le tuteur du jeune roi », envoyé pour prendre en main ses intérêts, en tant qu'il serait possible, sans intervention directe de la République. Antiochus ne brisa pas son alliance avec Philippe, et ne donna point les explications demandées par les Romains : mais, soit fatigue et mollesse, soit qu'il lui suffît au fond de la promesse de non intervention apportée aussi de Rome, il se renferma dans l'exécution de ses desseins sur la Syrie, et ne prit plus aucune part aux événements de l'Asie-Mineure et de la Grèce.

Sur ces entrefaites, le printemps était venu (554), et la guerre avait recommencé. Philippe se jeta tout d'abord sur la Thrace, y prit toutes les places maritimes : *Ma-*

201 av. J.-C.

Les hostilités
continuent
en Orient.
200.

ronée, *Enos*, *Elaeos*, *Sestos* et d'autres encore, voulant garantir ses possessions d'Europe contre une tentative de débarquement des Romains. Il attaqua ensuite *Abydos* sur la côte d'Asie. Cette position était pour lui d'un grand prix. Par *Sestos* et *Abydos*, il avait ses communications assurées avec *Antiochus* : il ne craignait plus de se voir barrer le passage par les flottes des alliés, soit qu'il allât en Asie-Mineure, soit qu'il en revint. Ceux-ci restaient maîtres de la mer Égée depuis la retraite de la flotte du roi, qui se contenta de maintenir de fortes garnisons dans trois des Cyclades, à *Andros*, à *Cythnos* et à *Paros*, et n'envoya plus en mer que des corsaires. Les Rhodiens allèrent à *Chios*, et de là à *Ténédos*, où vint les rejoindre *Attale*, qui avait passé l'hiver devant Égine, s'amusant à écouter les déclamations des Athéniens. A ce moment, ils auraient pu dégager encore *Abydos*, qui se défendait héroïquement. Ils ne bougèrent pas, et la place se rendit : presque tous les hommes valides s'étaient fait tuer sur les murailles ; la plupart des autres habitants périrent de leur propre main après la capitulation. Comme ils s'étaient livrés à merci, le vainqueur leur avait laissé trois jours pour se donner volontairement la mort. Ce fut dans son camp, sous *Abydos*, que Philippe reçut l'ambassade romaine. Sa mission terminée en Égypte et en Syrie, elle avait visité et travaillé les cités grecques. Elle venait enfin notifier au roi les demandes du Sénat, et l'inviter à s'abstenir de toute agression contre les États helléniques ; à restituer à *Ptolémée* les possessions qu'il lui avait arrachées, et à soumettre à un arbitre la question des indemnités dues aux Rhodiens et à *Pergame*. Les Romains, en tenant ce langage, croyaient le pousser à une déclaration de guerre immédiate. Il n'en fit rien ; et l'envoyé de Rome, *Marcus Æmilius*, ne reçut qu'une fine et malicieuse réponse : « à un ambassadeur » si bien doué, beau, jeune et Romain, le roi n'en pou-

» vait vouloir de ses audaces de langage ! » — Quoiqu'il en soit, le *casus belli* tant souhaité vint d'un autre côté s'offrir. Dans leur folle et cruelle vanité, les Athéniens avaient envoyé à la mort deux malheureux Acarnaniens qui, par hasard, s'étaient fourvoyés au milieu de leurs mystères. Leurs compatriotes, furieux, comme on le conçoit, requièrent Philippe de leur faire rendre satisfaction. Celui-ci, qui ne pouvait refuser leur juste demande à de fidèles alliés, leur permit de lever des hommes en Macédoine et de se jeter avec eux et avec leurs propres milices sur l'Attique, sans autre forme de procès. A vrai dire, ce n'était point encore la guerre. Aux premières observations menaçantes des envoyés de Rome, qui justement alors se trouvaient dans Athènes, le chef des Macédoniens auxiliaires, *Nicanor*, se mit en retraite avec sa bande (fin de 553). Mais il était trop tard. Les Athéniens avaient expédié aussi une ambassade à Rome, se plaignant de l'attentat de Philippe contre un ancien allié de la République. Le Sénat la reçut de manière à faire comprendre au roi qu'il n'y avait plus à parlementer. Dès le printemps (554), le commandant des troupes royales en Grèce, *Philoclès*, a l'ordre de ravager l'Attique et de serrer de près Athènes. Le Sénat tenait enfin l'occasion officielle qu'il voulait avoir : au cours de l'été, la motion de la déclaration de guerre fondée sur « l'attaque injuste de Philippe contre une ville alliée de Rome, » est portée devant l'assemblée du peuple. Une première fois, elle est repoussée presque à l'unanimité des votes. Certains tribuns, insensés ou traîtres, se plaignaient tout haut des sénateurs qui ne laissaient aux citoyens ni trêve ni repos. Mais comme la guerre était nécessaire et, pour ainsi dire, déjà commencée, le Sénat ne dut ni ne voulut céder. A force de représentations et de concessions, il arracha au peuple son consentement : concessions, d'ailleurs, dont l'effet retomba sur les alliés

201 av. J.-C.

200.

Rome
déclare la guerre.

italiens. On tira de leurs contingents encore en activité de service, et cela, contre toutes les règles anciennement pratiquées, vingt mille hommes environ, répartis alors dans les garnisons de la Gaule cisalpine, de la basse Italie, de la Sicile et de la Sardaigne; donnant en même temps leur congé à tous les citoyens encore dans les rangs des légions qui avaient combattu Hannibal. Pour la guerre de Macédoine, il ne fut fait appel qu'aux hommes de bonne volonté, lesquels, par parenthèse, se trouvèrent plus tard n'être que des *volontaires contraints et forcés*; et qui, pendant l'arrière-saison de 555, s'ameutèrent pour cela même dans le camp, sous *Apollonie*. On forma six légions des recrues nouvelles: deux restèrent à Rome, deux en Étrurie: deux autres s'embarquèrent à Brindes pour la Macédoine. Le consul *Publius Sulpicius Galba* les commandait. — Cette fois encore l'événement faisait voir qu'au milieu des immenses et difficiles complications des rapports politiques, résultat immédiat des victoires de Rome, le peuple souverain, réuni dans ses assemblées, avec ses décisions à courte vue ou dominées par le hasard, était désormais hors d'état de suffire à sa tâche. Il ne mettait plus la main à la machine gouvernementale que pour changer, d'une façon dangereuse, la conduite des opérations militaires les plus nécessaires; ou pour infliger, non moins dangereusement, d'injustes passe-droits aux autres membres de la fédération latine.

199 av. J.-C.
La ligue romaine
en Grèce.

La situation de Philippe devenait fort critique. Les États d'Orient, qui auraient dû se coaliser avec lui contre Rome, et qui dans d'autres circonstances n'auraient peut-être pas manqué de le faire, excités et poussés les uns contre les autres, principalement par sa faute, ne pouvaient empêcher une invasion romaine, si encore ils ne se laissaient point aller jusqu'à la provoquer. Philippe avait négligé le roi d'Asie, son allié

naturel et le plus puissant, et qui, d'ailleurs, empêché par sa querelle avec l'Égypte et par la guerre sévissant en Syrie, ne lui eût point apporté un actif concours. L'Égypte avait le plus grand intérêt à ne point voir les flottes de Rome dans les mers de l'Orient, et une ambassade récemment expédiée à Rome, montrait sans détours que le cabinet d'Alexandrie aurait eu fort à cœur d'épargner aux Romains la peine d'intervenir en Attique. Mais d'un autre côté, le traité de partage de l'Égypte, conclu entre l'Asie et la Macédoine, la jetait, quoiqu'elle en eût, dans les bras de la République, et forçait les Alexandrins à déclarer qu'en se mêlant des affaires de la Grèce, ils n'entendaient agir que de l'assentiment formel des Romains. Il en était de même des cités marchandes, Rhodes, Pergame et Byzance à leur tête: là, le danger était plus pressant encore. En d'autres temps, ces villes auraient tout fait pour fermer aux Romains la Méditerranée orientale: mais, Philippe, par sa politique d'agrandissement cruelle et dévastatrice, les avait forcées à une lutte inégale; et les nécessités de leur salut voulait qu'elles appellassent dans la querelle le grand et formidable État italien. Dans la Grèce propre, où les envoyés de Rome travaillaient à l'édification d'une seconde ligue contre Philippe, ils trouvèrent les matériaux tout préparés par les fautes de l'ennemi. Dans le parti anti-macédonien, Spartiates¹, Éléens, Athéniens, Étoliens, peut-être le roi eût-il pu gagner ces derniers; la paix qu'ils avaient conclue en 548, en dehors de leurs alliés romains, ayant creusé entre eux et Rome comme un fossé profond non encore comblé: mais sans compter leurs anciens différends avec Philippe, et les rancunes suscitées par l'enlèvement de leurs villes thessaliennes *Echinus*, *Larisse*, *Crémaste*, et *Thèbes de Phtiotide*, des attentats nouveaux, l'expulsion de leurs garnisons de *Lysimachie* et de *Cius*, les avaient exaspérés.

206 av. J.-C.